Geo Roy

L'OUEST CANADIEN.

Vol. 1. EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 12 JANVIER, 1899. No. 48.

AVIS

Nous demandons des agents, pour augmenter la circulation de L'Ouest Canadien, dans les Etats-Unis et dans a Province de Québec. Une commisaion libérale sera payée.

L'Administration.

CHRONIQUE CANADIENNE.

Une Maison de Cultivateur.

Voyez-vous là-bas sur le versant de coteau, cette jolie maison qui se dessine blanche et proprette, avec sa grange à couverture de chaume, sur la verdure tendre et chatoyante de cette belle érablière ?

C'est une maison canadienne.

Du haut de son piédestal de gazon, elle sourit au grand fleuve, dont la vague où frémit sa tremblante image, vient expirer à ses pieds.

Car l'heureux propriétaire de cette demeure aime son beau grand fleuve, et il a soin de s'établir sur ses bords.

Si quelquefois la triste nécessité l'oblige à s'éloigner, il s'en ennuie et il a toujours hâte d'y revenir. Car c'est pour lui un besoin d'écouter sa grande voix, de contempler ses îles boisées et ses rives lointaines, de caresser de son regard ses eaux tantôt calmes et unies, tantôt terribles et écumantes.

L'étranger qui, ne connaissant pas "l'habitant," de nos campagnes, croyait pouvoir l'assimiler, au paysan de la vieille France, son ancêtre, se méprenait étrangement.

Plus éclairé et surtout plus religieux, il est loin de partager son état précaire.

En comparaison de celui-ci, c'est un véritable petit "prince" parfaitement indépendant sur ses soixante ou quatre-vingts arpents de terre, entourés d'une clôture de cèdre et qui lui fournissent tout ce qui lui est nécessaire pour vivre dans une honnête aisance.

Voulez-vous maintenant jeter un coup d'œil sous le toit dont l'aspect extérieur est si riant ?

Je vais essayer de vous en peindre le tableau, tel que je l'ai vu maintes fois.

D'abord, en entrant dans le "tambour," deux seaux d'eau fraiche, sur un banc de bois, et une tasse de ferblane, accrochée à la cloison, vous invite à vous désaltérer.

A l'intérieur, pendant que la soupe cuit sur le poêle, la mère de famille assise, près de la fenêtre, dans une chaise berceuse, file tranquillement son rouet.

Un mantelet d'indienne, (calicot) un jupon d'étoffe du pays et une "câline" propre sur la tête, c'est toute sa toilette.

Le petit dernier dort à ses côtés dans son "ber."

De temps en temps, elle jette un regard réjoui sur sa figure fraiche, qui, comme une rose épanouie, sort d'un couvre-pied d'indienne de diverses couleurs, dont les morceaux taillés en petits triangles, sont ingénieusement distribués.

Dans un coin de l'appartement, l'aînée des filles, assise sur un coffre travaille au métier (à tisser) en fredonnant une chanson.

Forte et agile, la navette vole entre ses mains, aussi fait-elle bravement dans sa journée sept ou huit aulnes de toile du pays à grand'largeur qu'elle emploiera plus tard à faire des vêtements pour l'année qui vient,

Dans l'autre coin, à la tête du grand lit à courte-pointe blanche et à carreaux bleus, est suspendue une croix entourée de quelques images.

Cette petite branche de sapin flétrie qui couronne la croix, c'est le rameau bénit.

Deux ou trois marmots, nu-pieds sur le plancher, s'amusent à atteler un petit chien.

Le père, accroupi près du poêle, allume gravement sa pipe avec un tison ardent qu'il assujettit avec son ongle. Bonnet de laine rouge sur la tête, gilet et culotte d'étoffe grise, bottes sauvages, tel est son accoutrement.

Après le repas, il faut bien fumer une "touche" avant d'aller faire le train ou battre à la grange.

L'air de propreté et de confort qui règne dans toute la maison, le gazouillement des enfants, les chants de la jeune fille qui se mêlent au bruit du rouet, l'apparence de santé et de bonheur qui reluit sur tous les visages, tout en un mot, fait naitre dans l'âme le calme et la sérénité.

Si jamais, sur la route, vous étiez surpris par le froid ou la neige, allez heurter sans crainte à la porte de la famille canadienne, et vous serez reçu avec ce visage ouvert, avec cette franche cordialité que ses ancêtres lui ont transmise comme un souvenir et une relique de la vieille patrie. Car l'antique hospitalité française, qu'on ne connait plus guère aujourd'hui dans certaines parties de la France, semble être venue se réfugier sous le toit de l'habitant canadien.

Avec sa langue et sa religion, il a pieusement conservé ses habitudes et ses vieilles coutumes.

Le voyageur qui serait entré, il y a un siècle, sous ce toit hospitalier, y aurait trouvé les mêmes mœurs et le même caractère.

L'Abbé Casgrain.

LES TORIES DE MANITOBA.

Lhe "Morning Telegram," de Winnipeg organe du parti libéral-conservateur dans la province de Manitoba, publie ce qui suit dans ses Notes de rédaction, à la date du 16 décembre :

"Lorsque M. Tarte a pu dire devant les électeurs de Bagot que son ami M Greenway a donné aux Français de Manitoba, non seulement des écoles catholiques romaines, mais aussi le droit d'y faire enseigner leur langue, ce qu'ils n'avaient pas sous l'ancien système des écoles séparées, il n'est peut-être pas surprenant que les gens de Bagot aient considéré la question scolaire réglée d'une manière satisfaisante. Mais qu'en pensent les gens de Manitoba qui sont taxés par M. Greenway pour soutenir ces écoles catholique française ? Qu'est devenu le systéme des écoles nationales et non confessionnelles pour le maintien duquel ils ont si vaillamment combattu ?"

Comme on le voit, les libéraux-conservateurs de Manitoba cherchent à soulever les préjugés sectaires afin de rendre impossible tout "modus vivendi." C'est une vilaine besogne. Et tant que les conservateurs de la province de Québec auront la moindre attache à ce parti tory ou libéral-conservateur des provinces anglaises, ils devront s'attendre à essuyer défaite dans tous les centres canadiens-français.

***

Et ce n'est pas tout. Dans ce même numéro du 16 décembre, le même "Morning Telegram insulte la province de Québec de la façon la plus grossière. Parlant de l'élection de Bagot, il dit :

"Quant à Bagot, le Télégram n'est pas du tout chagrin de la perte de ce siège. Les leçons que cette élection nous donne sont plus précieuses qu'un membre de plus ou de moins sur les banquettes conservatrices à Ottawa. Elle nous montre que contre un premier ministre français et contre les pots-de-vin sans nombre il est, inutile pour les conservateurs de se préoccuper beaucoup au sujet de Québec. Les français se sont montrés absolument sans reconnaissance pour les sacrifices que le parti conservateur a faits en 1896 afin de faire rendre justice à leur race et à leur religion. Ils se sont montrés des opportunistes remplis de vénalité. Dans la province de Québec ils sont évidemment du même calibre que les Prendergast, les Forget et les Martin de Manitoba. Le parti conservateur fera bien de comprendre qu'il est de son intérêt de ne pas compromettre ses chances de succès dans les autres parties du Dominion en faisant des courbettes devant cette province sans principes. Quand les conservateurs seront assez forts pour prendre le pouvoir sans l'aide d'une majorité de Québec, il n'y aura aucune difficulté à obtenir une majorité de Québec. La province de Québec se jettera alors en masse du côté conservateur, désireuse d'être corrompue. Son électorat vénal entourera les distributeurs de faveurs ministérielles comme les mouches entourant un pot de miel. En attendant, le parti conservateur ferait mieux de laisser la province de Québec cuire dans son jus Laurier, et se consolider ailleurs, même aux dépens des intérêts de Québec."

Deux mots seulement en réponse à ces atroces calomnies.

La province de Québec, en 1896, n'a pas manqué de "reconnaissance" mais de "confiance", ce qui n'est pas du tout la même chose. Le parti libéral-conservateur avait tellement gâché la question scolaire, par le refus de marcher en juillet 1895 et par la fameuse grève des sept, en janvier 1896—pour ne parler que de ses plus grosses sottises—que beaucoup de catholiques de la province de Quebec n'avaient plus aucune confiance dans la sincérité de plusieurs chefs de ce parti.

La preuve que la province de Quebec ne suit pas nécessairement le gouvernement du jour, quel qu'il soit, c'est qu'elle a donné, le 23 juin 1896, une forte majorité à M. Laurier alors qu'il était chef de l'opposition et pouvait bien rester chef de l'opposition pendant un autre parlement encore.

Quant à la corruption et à la vénalité, il en existe dans notre province, malheureusement. Nous ne songeons pas à le nier. Mais nous nions aux autres provinces du Dominion le droit de nous jeter la moindre pierre. Le scandale des élections contestées qui vient de se produire dans la province d'Ontario prouve que notre province est loin d'être la plus vénale de la Confédération.

Maintenant, nous invitons la "Minerve," le "Courrier du Canada," le "Trifluvien," la "Défense," le "Courrier de Saint-Hyacinthe" et les autres autres feuilles conservatrices de la province de Québec à reproduire ces insultes de la feuille tory de Winnipeg et à nous dire ce qu'ils en pensent. Ce sera intéressant.

LE JOUR DE L'AN.

Pendant la nuit du premier jour de l'an 1897, un homme de soixante ans était à sa fenêtre : il élevait ses regards désolés vers la voûte argentée du ciel. Il les rabaissait ensuite vers la terre, où personne n'était aussi dépourvu que lui de joie et de repos.

Il n'emportait du beau temps de sa jeunesse que des remords.

Il se retraçait dans sa pensée tous les hommes de son âge qui avaient été jeunes avec lui, qui, maintenant répandus sur la terre, s'y conduisent en bons pères de famille, en amis de la vérité, de la vertu, et qui passent doucement et sans verser de larmes cette première nuit de l'année.

Le son de la cloche, qui célèbre le nouveau pas des temps, vint du haut de la tour de l'église, retentir à son oreille comme un chant pieux ; ce son lui rappela ses parents, les vœux qu'ils formaient pour lui dans ce jour solennel, les leçons qu'ils lui répétaient : vœux que leur malheureux fils n'avait accomplis, leçons dont il n'avait profité.

Accablé de douleur et de honte il ne peut regarder plus longtemps ce ciel où demeurait son père ; rabaissa vers la terre ses yeux abattus ; des larmes amères coulèrent de ses yeux et tomberent sur la neige qui couvrait le sol ; il soupira, et ne voyant rien qui put le consoler : "Ah ! reviens, jeunesse, s'écria-t-il encore, reviens !"

Et sa jeunesse revint, car tout cela n'était qu'un rêve qui avait agité pour lui la première nuit de l'année. Il était jeune encore, ses fautes seules étaient réelles ; il remercia Dieu de ce que sa jeunesse n'était point passée et qu'il pouvait quitter la route du vice pour reprendre celle de la vertu, et, pour rentrer dans le pays tranquille couvert d'abondantes moissons.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Emonton, Alberta.

Publié par
"La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement : $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces : 5 lignes et moins. trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée .
"l'Ouest Canadien, Edmonton,"
Alberta, T. N. O.

FREDERIC VILLENEUVE.
Directeur.

EDMONTON, 12 Janvier, 1899.

UNE ERREUR.

Depuis l'avènement au pouvoir du parti libéral, en 1896, sous la conduite de Sir Wilfrid Laurier, toute l'énergie restant au parti conservateur après sa défaite, a paru se concentrer sur la destruction d'un homme politique, à qui, il n'y a pas à en douter, revient l'honneur de la victoire libérale, nous voulons dire l'Hon. M. Tarte.

Nous croyons très aisément que les attaques de M. Tarte ont dû être très sensibles aux conservateurs, ses anciens alliés, mais nous sommes convaincus que le parti conservateur servirait mieux ses intérêts et ceux du pays tout entier, en dévouant son attention aux grandes questions d'où dépend l'avenir du pays, à la colonisation, au rapatriement des nôtres des Etats-Unis vers l'Ouest, à la politique fiscale du gouvernement Laurier, à sa politique d'immigration.

Ce qui complique davantage la situation et encourage les conservateurs à continuer leur œuvre de démolissement du Ministre des Travaux Publics du Canada, c'est qu'un certain nombre de libéraux, ne pouvant absoudre l'Hon. M. Tarte du crime odieux d'avoir été autrefois un allié des conservateurs, tendent la main à ces mêmes conservateurs, pour arriver à se débarrasser d'un ministre qui les gêne.

C'est de la part de ces libéraux une erreur au double point de vue de l'intérêt du parti libéral et du Canada. Comment voici un homme animé des meilleures intentions, qui a fait preuve de grandes qualités dans l'administration du département des Travaux Publics, qui lutte depuis son entrée en fonctions comme ministre de la Couronne, pour faire de Montréal un port digne du pays, et on le combat, on veut le détruire simplement parce que, dégouté un bon jour de la conduite de ses anciens amis, il a passé armes et bagages dans le camp libéral, simplement parce qu'il est un "rallié". Allons, Messieurs les politiciens vous n'êtes pas sérieux et votre politique n'est qu'affaire de considérations mesquines, sordides, où les rivalités de race, de clocher, de parti, tiraillent les chambres en tous sens, tandis que l'étude des grandes questions est remise au lendemain.

L'Hon M. Tarte peut compter sur l'appui de son chef, de Sir W. Laurier, de l'immense majorité des libéraux du pays et d'un grand nombre de conservateurs qui n'ont pas encore retrouvé la confiance en leurs chefs, perdue avant les elections de 1896.

POSITION DES OUVRIERS AUX ETATS-UNIS

("De L'Estafette," de Marlboro).

"Un de nos compatriotes, qui voyage en ce moment à travers la Nouvelle-Angleterre pour les intérêts d'une grande maison de New-York, se présenta l'autre jour au bureau.

—C'est étonnant, dit-il, comme la situation a changé depuis quelques années dans nos principaux centres industriels. Cette ville, qui avait vu sa population doubler en moins de dix ans, la voit décroitre à présent dans des proportions presque aussi alarmantes. Que ce soient des filatures, des forges, des cordonneries ou des tanneries, partout c'est la même chose le travail manuel diminue en raison directe des progrès de l'industrie, et pour peu que cela continue, l'ouvrier en sera réduit à se croiser les bras, sans trouver aucun moyen légal de gagner le pain quotidien.

A New-Bedford, les canadiens-français, qui formaient la majorité de la main d'œuvre dans les filatures de coton, se sont littéralement sauvés pour échapper à la famine.

A Willimantic, Jewett City, Fall-River, les familles se réfugient dans les villages voisins où les salaires sont beaucoup moins élevés, mais où ils sont toujours à peu près certains de vivre tant bien que mal. C'est la misère, vous dis-je, et au lieu de songer à augmenter encore les impôts pour la maintien de l'ordre et de la tranquillité publique dans des colonies dont nous n'avons que faire, le Congrès ferait bien mieux de s'occuper de la question ouvrière dans notre propre pays.

....

Jadis, les grèves avaient, s'il est permis de parler ainsi, presque leur raison d'être ; la main d'œuvre était plus rare qu'au jourd'hui et les machines n'avaient pas encore atteint le degré de perfection qu'elle ont maintenant. Le patron était à la merci de l'ouvrier.

Mais les temps sont changés. Pour un ouvrier qui se retire, dix seront prêts à prendre sa place ; pour une fabrique qui se ferme, vingt s'ouvriront dans d'autres endroits.

C'est ce qui arrivera à Marlboro, comme c'est arrivé à New-Bedford,

Les filatures se sont envolées vers le Sud, où la main d'œuvre et la matière première sont à meilleur marché que dans la Nouvelle Angleterre.

Les fabricants de chaussures suivront leur exemple.

Et alors que deviendront les milliers d'ouvriers qui luttent en ce moment pour une chimère qu'ils ne sauraient jamais atteindre ?

Ils feront ce qu'ont fait leurs camades de New-Bedford et autres cités ; ils retourneront au Canada, en disant que maintenant tout est perdu aux Etats-Unis,"

....

Cette article d'un journal américain ne nous surprend nullement. Nous savons que, depuis quelques années, la crise industrielle, dans les Etats de l'Est, a pris des proportions inquiétantes pour l'ouvrier. Les fabriques de cotonnades ont à subir la concurrence des industriels des Etats du Sud ; il en est de même pour la plupart des industries qui ont fait, pendant les quinze dernières années, la prospérité de cette partie de la république voisine. Tout est changé maintenant et l'ouvrier est forcé de chercher ailleurs le sol hospitalier, qui lui donnera sa subsistance et celle de sa famille ; il pense à retourner vivre de son ancienne profession, la plus belle, la plus libre au monde, celle du cultivateur. A lui, à cet homme courageux, nous disons que l'Alberta, et surtout le district d'Edmonton, lui donnera ce qu'il cherche ; il y assurera son avenir, celui de sa famille, pourvu toutefois que le courage ne lui fasse pas défaut. L'avenir est aux forts et aux courageux et c'est là, la seule raison du succès de nos colonies canadiennes du district d'Edmonton.

UN PEU DE STATISTIQUE

Comme on le verra dans le tableau ci-dessous, le nombre des Homesteads choisis dans le Manitoba et dans les Territoires du Nord-Ouest a presque doublé. Nous sommes heureux de constater que notre district tient la tête de la liste. C'est là, croyons-nous, la meilleure preuve de la supériorité des avantages qu'offre notre district, au double point de vue de l'agriculture et de la colonisation :

	1897	1898
Alameda	107	374
Battleford	2	Fermé
Brandon	325	388
Calgary	82	146
Dauphin	519	722
Edmonton	339	787
Kamloops	47	60
Minnedosa	146	254
New Westminster	14	13
Prince Albert	48	244
Red Deer	46	155
Touchwood	107	207
Winnipeg	251	521
Lethbridge	88	315
Régina	344	516
Swift Current	18	12
Total	2,378	4,801

Ces chiffres portent au 15 Décembre 1898.

LA REGION DE ST. ALBERT.

"Tout vient à qui sait attendre !"

Sur la recommandation du Rev. Abbé Morin, un certain nombre de nos compatriotes allèrent s'établir sur les terres fertiles de St Albert, au nord d'Edmonton. Plusieurs paroisses y furent même fondées, dont l'une porte le nom du vaillant colonisateur, Morinville. Cette partie des territoires de l'Ouest offre de grands avantages à la colonisation. On y trouve un sol très fertile des paturages et du bois en abondance ; du bois et du charbon à tres-bon marché, et un climat magnifique, moins froid et moins venteux qu'à l'Est d'Edmonton. Les premiers colons rencontrèrent naturellement des difficultés. Il faut du courage de l'énergie, pour laisser ses parents, ses amis, un entourage auquel on est habitué, pour aller s'isoler à un mille, deux milles de son voisin sur une terre lointaine. Ce qui manquait surtout c'étaient des débouchés pour les denrées agricoles. Le pays produisait énormément, mais le colon pouvait difficilement tourner en argent le fruit de son labeur ; mais le succès est le prix du courage et de la patience. Aujourd'hui tout est changé. Le développement des contrées minières du Kootenay et du Yukon, voire même celui des villes de la côte du Pacifique offre des débouchés énormes, toujours croissants, pour toute espèce de produits agricoles. Un horizon d'abondance et de prospérité s'ouvre aux colons déjà établis et ceux qui voudront venir en profiter. Il importe pour eux de développer toutes les sources d'industries agricoles. L'élevage du bétail (surtout des bêtes à cornes) devra être la base de leurs opérations. On dit que la production du beurre, du fromage et de la viande, suffit à peine pour les besoins locaux, et en conséquence ces denrées rapportent de grands profits aux cultivateurs. Sans nuire à la culture du grain, l'élevage du bétail, l'industrie laitière, la porcherie et le poulailler augmentent énormément les revenus de colon. L'établissement de beurreries et de fromageries s'impose. La population est encore éparse pour le fonctionnement économique de ces industries ; mais on compte sur une immigration prochaine pour grossir les rangs.

Avis donc aux canadiens-français de la province de Québec et des Etats-Unis qui désirent améliorer leur position. La manne va tomber du ciel, c'est le temps de venir la recueillir.

S. M. BARRÉ.

MORT DE M. LUCIEN BRUN.

Les dépêches, puis les journaux de Paris, nous ont apporté, ces jours-ci, une douloureuse nouvelle : M Lucien Brun, sénateur, l'infatigable défenseur de l'Eglise, en France, vient de mourir à son domicile, à Paris.

Avec lui disparait une des plus belles figures de la France contemporaine, un grand défenseur de l'Eglise, un chrétien sans peur et sans reproche.

M. Lucien Brun était un des meilleurs orateurs de Français et le Sénat français à maintes fois entendu la parole vibrante de ce champion de la foi Catholique.

R. I. P.

LA VIERGE A LA CRECHE.

Dans ses langes blancs, fraichement cousus,
La Vierge berçait son enfant Jésus.
Lui, gazouillait comme un nid de mésanges.
Elle le berçait. et chantait tout bas
Ce que nous chantons à nos petits anges...
Mais l'Enfant-Jésus ne s'endormait pas.

Etonné, ravi de ce qu'il entend,
Il rit dans sa crèche, et s'en va chantant
Comme un saint lévite et comme un choriste;
Il bat la mesure avec ses deux bras,
Et la sainte Vierge est triste, bien triste,
De voir son Jésus qui ne s'endort pas.

" Doux Jésus, lui dit la mère en tremblant,
" Dormez, mon agneau, mon bel agneau blanc,
" Dormez; il est tard; la lampe est éteinte.
" Votre front est rouge et vos membres las.
" Dormez, mon amour, et dormez sans crainte."
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

" Il fait froid, le vent souffle, point de feu...,
" Dormez; c'est la nuit, la nuit du bon Dieu.
" C'est lanuit d'amour des chastes épouses:
" Vite, ami, cachons ces yeux sous nos draps,
" Les étoiles d'or en seraient jalouses."
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

" Si quelques instants vous vous endormiez,
" Les songes viendraient, en vol de ramiers,
" Et feraient leurs nids sur vos deux paupières.
" Ils viendront; dormez, doux Jésus"' Hélas!
Inutiles chants et vaines prières,
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

Et, Marie alors, le regard voilé,
Pencha sur son fils son front désolé:
" Vous ne dormez pas, votre mère pleure,
" Votre mère pleure, ô mon bel ami....."
Des larmes coulaient de ses yeux; sur l'heure,
Le petit Jésus s'était endormi.

ALPHONSE DAUDET.

NOTES LOCALES.

Where is the light?

M. C. Gallagher est revenu d'un court voyage à Winnipeg.

M. Camille David est reparti lundi matin pour retourner à Duhamel.

M. A. B. Paradis, du Lac la Selle, était de passage en cette ville lundi et mardi.

Ne pas oublier la vente de feu J. Stamp, dont l'annonce parait dans une autre colonne.

La session de la législature d'Ontario est convoquée pour la dépêche des affaires le 1er Février prochain.

Les journaux de l'Est nous apprennent que Mgr. Pascal, O.M.I., vicaire apostolique de la Saskatchewan, s'est embarqué pour revenir au Canada.

Le conseil municipal va-t-il accorder à la Compagnie de Lumière Electrique de cette ville une nouvelle franchise pour... ne pas éclairer la ville?

Nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de la vente de la succession James Stamp qui aura lieu le 17 courant. Qu'on se le dise!

De tous côtés, on ne parle que moulins à farine. Que résultera-t-il de tous ces projets. Nous souhaitons la mise en pratique de quelqu'un de ces projets.

La neige enfin nous est arrivée définitivement dimanche dernier. Il est tombé environ quatre pouces de neige, ce qui, avec la légère augmentation dans les prix des grains a contribué quelque peu à ramener un peu d'activité dans la ville.

La lumière électrique fait encore des siennes. Coïncidence très étrange, et de nature à plonger les clients de la compagnie électrique dans l'obscurité; c'est pendant les longues soirées d'hiver que la lumière électrique fait défaut. Allons-nous retourner aux beaux jours du "Coal Oil" ou de la chandelle?

Le Rév. M. Bellivaire, Duhamel; les Révds Pères Doucet, Réserve des Piégans; Blanchet, Pincher Creek; Van Tigham, Lethbridge; Lizée, Hobbema; Thérien, Lac des Œufs, St. Paul des Métis; Naëssens, Dunbow; Dubois, Wetaskiwin; Comiré, Lac d'Oignon; Danis, Réserve des Pieds Noirs, sont arrivés à Edmenron lundi soir pour suivre les exercices de la retraite annuelle du clergé de St Albert.

M. Comiré, de Currie, Minnesota, est reparti pour faire son rapport à ses amis qui l'avaient envoyé prendre connaissance par lui-même, des avantages du district d'Edmonton aux points de vue de l'agriculture et de la colonisation. Il a visité les différents "settlements", accompagné d'un de ses vieux amis, M. Moïse Granger, de la Rivière Qui Barre. Nous donnerons dans notre prochain numéro les impressions que M. Comiré rappporte de son voyage. Disons seulement que M. Comiré sera un des citoyens du district d'Edmonton d'ici à l'an prochain.

Nous avons appris avec peine la mort de Madame Louis Bélisle, mère de MM. Gédéon et Xavier Bélisle, et de Mde Alfred Arcand, de St. Albert. Cet évènement est d'autant plus triste que pendant que le service était chanté sur le corps de son mari, Mde Bélisle était elle-même aux portes de la mort. Toute la paroisse de Deschambault, P. Q., s'est fait un devoir d'assister aux funérailles des défunts et à tenu à rendre un dernier témoignage d'estime à ce regretté citoyen et à son épouse. Nous offrons nos condoléances les plus sincères à la famille des défunts.

As-tu vu la lumière électrique?

Le bazar d'Edmonton-Sud a rapporté $300. Bravo!

Il y aura samedi le 21 courant à Morinville, chez M. Perras père, une râfle d'un magnifique couvre-pieds. Les porteurs de billets sont priés d'être présents.

M. Fred Couture, âgé de 19 ans, fils de M. Louis Couture, d'Edmonton, est mort à Dawson en novembre. M. Couture était parti de Dawson l'été dernier pour retourner à Edmonton, et était reparti depuis pour le Klondyke de bonne heure à l'automne, accompagné de ses deux fils dont l'un vient de mourir. Nous offrons à la famille l'expression de nos vives sympathies.

NOTES.

"L'Union des Cantons de l'Est" vient d'entrer dans sa 33e année. Nos félicitations sincères au confrère.

La session de la législature de Québec s'ouvre aujourd'hui.

La conférence internationale siége à Washington depuis lundi. Les résultats obtenus ne seront connus qu'à la session fédérale, qui aura problement lieu en mars prochain.

AU NORD-OUEST.

M. l'abbé J. B. Morin est arrivé samedi soir, du Nord-Ouest, où il était à terminer le recensement annuel de ses colonies.

Depuis six ans, le nombre des familles canadiennes-françaises établies dans le district d'Edmonton, est augmenté à six cents. Les trois-quarts de la population sont composés de familles que M. l'abbé Morin a rapatriées des Etats-Unis.

M. l'abbé Morin est sur le point d'ériger deux nouvelles paroisses dans l'Alberta. Chacune de ces futures paroisses comprend déjà plus de trente familles.

M. l'abbé Morin dit que ses colonies du Nord-Ouest se développent rapidement. La moisson, cette année y a été abondante. Le rendement a été moindre que l'an dernier, cependant, mais la quantité d'acres de terre ensemencés a été de beaucoup plus considérable. Il a été récolté, cette année, 514,000 boisseaux de grains, soit une augmentation de 150,000 boisseaux.—La Minerve.

M. L'ABBE MORIN.

M. l'abbé J. B. Morin, le dévoué missionnaire colonisateur de l'Ouest, est de retour à Montréal pour y passer l'hiver.

M. l'abbé Morin a l'intention d'aller prêcher la bonne parole de rapatriement et de la colonisation dans les centres canadiens des Etats-Unis, durant la saison et il espère convaincre bon nombre de familles qui ont quelques économies à aller se tailler un patrimoine dans les terres fertiles de l'Alberta, loin de l'air empesté des manufactures et des atteintes désastreuses du chômage.

M. l'abbé Morin est enchanté des progrès de la colonisation dans l'Alberta. M. Joseph Poirier, arrivé il y cinq ans du Kansas, à La Rivière Qui Caâre où il est un des colons les plus favorisés de la fortune ira passer l'hiver dans cet Etat pour engager les familles canadiennes à profiter de son exemple et à revenir au pays.—La Patrie.

ST. ALBERT.

Le gouvernement des Territoires s'est rendu à la demande de la grande majorité des propriétaires de notre paroisse et a ajourné à plus tard son projet d'ériger en municipalité le territoire du village St. Albert. Nous croyons que cette organisation était prématurée, et inutile pour le moment.

Le théâtre a fait son apparition dans notre village. Deux artistes ambulants nous ont donné deux représentations dimanche et lundi soir, à la salle du Windsor et à l'Hôtel St. Albert: La recette a été bonne.

La retraite annuelle des Révds Pères Oblats est commencée depuis mardi, prêchée par le Révd Père Lestanc. Près de cinquante membres de la Congrégation des Oblats et quelques prêtres séculiers en suivent les exercices.

A l'assemblée des contribuables de notre district scolaire, le Rev P Mérer supérieur de la mission St Albert a été réélu comme syndic.

[Note de la Rédaction]—Nous avons reçu cette semaine une correspondance signée "Equité," et datée de St. Albert. Cette lettre ne porte aucune autre signature. Nous nous sommes fait une règle invariable de ne rien publier, en fait de correspondance, à moins d'avoir, en bas de telle correspondance, le nom d'un citoyen responsable, et nous avons dû, dans le cas présent, suivre la règle que nous nous étions imposée. Nous ne voulons pas faire comprendre par là que nous aurions publié cette correspondance dans nos colonnes si elle eut été signée, car nous la croyons inopportune et de nature à raviver des dissensions entre les différentes nationalités qui composent la congrégation catholique de St. Albert et du district d'Edmonton, que nous souhaitons ardemment voir disparaitre.

MORINVILLE.

MM. Villeneuve, député, J. E. Laurencelle, J. H. Picard, d'Edmonton, et A. C. Hébert, de St. Albert, nous ont rendu visite dimanche dernier. A l'issue du service divin, M. Villeneuve adressa la parole aux citoyens de la paroisse pour leur souhaiter la bonne année, la réalisation de leurs espérances, les remerciant en même temps de la magnifique majorité qu'ils lui avaient donnée le 9 novembre dernier. Ces messieurs sont retournés à Edmonton dans l'après-midi.

Grande assemblée lundi prochain pour discuter la question du moulin à farine. On s'attend à une assistance nombreuse et à une décision finale.

ST. PIERRE.

Le Rév. M. Bouchard a été nommé curé de notre paroisse, et il commencera à couper du bois pour la construction du presbytère. M. Bouchard est très encouragé et il est plein de confiance que ses paroissiens canadiens, métis, allemands, belges, irlandais, anglais, lui prêteront leur concours.

Mardi dernier a été célébré, par le Révd M. Bouchard, le mariage de M. Emery Hughes Tellier, fils de M. Dieudonné Tellier de Morinville, et Dlle Marie-Clara Hébert, fille de M. Denis Hébert de St. Pierre. Il y eut grande messe solennelle, musique sacrée; une foule très nombreuse assistait à la messe du mariage.

Après la messe, le joyeux cortège se forma, composé de près de 50 voitures et l'on se rendit chez le père de la mariée, M. Hébert, où un splendide déjeuner fut servi et auquel 80 convives assistèrent. La plus franche gaité canadienne n'a cessé de régner durant le repas. Le souper fut servi chez le père du marié, M. Dieudonné Tellier, auquel toute la noce prit part et la soirée se passa de la manière la plus agréable pour les convives; danses, musique, chants, rien n'a manqué pour faire de cette fête de famille, une des plus joyeuses réunions auxquelles il soit possible d'assister.

L'Ouest Canadien se joint aux nombreux amis des nouveaux époux pour leur exprimer ses souhaits de bonheur et de prospérité.

NOUVELLES DU MANITOBA

Le bulletin officiel de Manitoba porte la récolte de grains dans cette provinces, en l'année 1898, à 47,345,664 boisseaux, dont 25,313,755 boisseaux de blé.

La population catholique de Winnipeg a tellement augmenté qu'il est question de construire une nouvelle église probablement dans la partie Est de la ville.

D'après le livre des adresses de Henderson pour cette année, la population de Winnipeg atteindrait presque 50,000 habitants.

Il est bruit de plusieurs modifications dans les circonscriptions électorales du Manitoba. On parle notamment d'accorder au district de Dauphin deux membres provinciaux, en raison de l'accroissement de la population.

M Nicholas Burke de Winnipeg est décédé ces jours dernier: les funérailles ont eu lieu au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Nos condoléances à la famille du défunt.

Nous apprenons aussi avec peine la mort de M H Keroack libraire arrivée ces jours derniers à St Boniface. R. I. P.

A propos de la vacance laissée au sénat par feu l'hon. McFarlane, on dit que M. J. W. Carmichael, citoyen éminent de New Glasgow, N. E., a décliné la nomination.

Les électeurs de langue française de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau Brunswick, n'ayant plus de représentation à la Chambre-Haute, demandent, à l'unanimité au gouvernement fédéral, de leur donner ce qu'ils possédaient avant la mort de l'hon. M. Poirier: un sénateur de leur nationalité. L'occasion ne peut être plus favorable pour rendre justice à l'élément français des provinces maritimes, puisqu'il y a aujourd'hui double vacance, une dans la Nouvelle-Ecosse, une autre dans le Nouveau-Brunswick.

LE ST. NICHOLAS.

Sommaire du No. 4 — 22 Dec 1898.

Un caprice du petit Noël (H Beranҫon).—La Troupe à Don Galaor, (E. Dupuis)—Au Paradis (Geraldine, Roland).—Paroles françaises (Berthe Vadier). — Les Coiffeurs (Tauts Nicole).—Filleule de Napoléon (Cap Danrit).—Boite aux lettres.—Tirelireaux devinettes.

Illustration par H Looshen, Birch, Emile Causé, L Saint, P. Séman, etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie. Librairie Ch. Delagrave 15, rue Soufflot, Paris et chez tous les libraires. Abonnement: six mois 10 fr.; un an 18 fr.

MARIAGE.

TELLIER-HEBERT—A St Pierre Alta le 10 janvier courant, devant le Rev M Bouchard, curé, M Emery Hughes Tellier conduisait à l'autel Melle, Marie-Clara Hébert.

DECES

BELISLE—A Deschambault P. Q. le 5 janvier courant Mde Louis Belisle mère de MM. Gédéon et X Belisle et de Mde A. Arcand de St Albert. R. I. P.

EGLISE ST. JOACHIM. Offices Religieux du Dimanche.
1ère messe à 8h a.m.
Messe chantée, à 10½h a.m. Vêpres Instructions et Bénédiction du Saint Sacrement, à 7½h p.m.
L'Instruction se fait alternativement en français et en anglais.
Eglise St. Antoine de Padoue, Edmonton-Sud.
Messe chantée à 10½h, a.m., tous les premiers dimanches du mois.

TROUVE ERRANT sur mon terrain, "cayuse", gris étampé indéchiffrable.
JULIEN SAVARD.
Stony Plain.

LE GATEAU DES ROIS.

En l'année 188... un navire étranger abordait à Buenos-Ayres et, quelques jours après, remontait à Montevideo.

Le capitaine, homme d'âge mûr, d'un grand air de distinction quoi qu'il fit pour ne point le laisser paraitre, après avoir donné ses ordres à son lieutenant, résolut de parcourir le pays par chevauchées, longeant les côtes, avec Porto-Alegre dans le Rio-Grande do Sol comme destination.

Son navire devait-il le rejoindre, ou le noble officier voulait-il le retrouver à un voyage subséquent ?

Nul que lui ne le sait ; mais le navire, peu de jours après ce que nous rapportons, périt corps et biens, et jamais, depuis lors, on n'entendit parler de son capitaine.

Son auguste famille en porte encore le deuil.

***

Le capitaine, s'étant procuré un de ces bons chevaux de montagnes si renommées dans les pays du sud, quitta Montevideo se dirigeant vers le nord-est ; il avait plus de six cents kilomètres à faire, soit cent cinquente lieues, avant d'atteindre la jolie ville de Rio-Grande do Sol où il comptait se reposer quelques jours.

Cette distance ne pouvait l'effrayer, lui, rompu dans ses montagnes à tous les exercices les plus violents, lui qui, devant la grandeur de l'homme image de Dieu, cet homme fut-il le plus misérable bûcheron, avait déposé sa couronne, repoussé ses titres, abandonné la gloire, les honneurs, pour n'être à son tour qu'un homme parmi les hommes.

S'il fut blâmé, peu importe à sa grande âme ; il souffrait de voir souffrir, il voulut partager les souffrances des pauvres. Il les éleva jusqu'à lui en s'abaissant jusqu'à eux.

Nous trouvons qu'il a bien fait.

Il employa près de trois semaines à faire le trajet dont nous parlons, allant à petites journées, chassant parfois par manière de passe-temps, forcé aussi, d'autres fois, à faire de grands détours quand une rivière ou un torrent lui barrait la route.

Le pays, avec sa flore d'une merveilleuse richesse, ses accidents de terrain, lui plaisait infiniment. Il ne s'arrêtait qu'aux fermes, où il demandait l'hospitalité qui ne lui était jamais refusée, et qu'il savait récompenser largement sans offenser. Durant le jour, il se reposait auprès d'un bois ou un bouquet d'arbres, étudiant "Pobaio" ; le "chibatan" dant la hauteur atteint 70 pieds ; les "jequitiba rosa," "vermelbo" et autres atteignant aussi 70 pieds ; la grande liane arborescente servant en ébénisterie et que les Brésiliens appellent "tapiqui-rana", les arbres à caoutchouc, "séringueira, de trente à soixante pieds de haut ; "l'ibira-piranga, nom signifiant en guarani bois rouge, à cause de sa belle couleur rouge vif, etc., etc.

L'Uraguay et la province de Rio-Grande do Sol jouissent, grâce à leur sol montagneux et près de l'Atlantique, d'un climat plus tempéré, plus sain que celui des autres provinces du Brésil ; le Rio-Grande do Sol est presque entièrement livré à l'élève de la race bovine, et l'on y cultive très peu de céréales. Le maïs, le coton, le riz, le café et le tabac y poussent cependant bien.

Le capitaine, après avoir passé les fêtes de Noël à la ville de Rio-Grande do Sol, continua sa route vers le nord-ouest du grand lac dos Patos, vers la ville de Pelotas bâtie sur ce lac.

Le 5 janvier, il frappait à la porte d'une ferme dont l'extérieur avenant lui plut.

Son cheval, les entraves aux pieds, fut mis avec ceux du colon, et la ménagère s'empressa de préparer quelques mets au manioc si succulent, tout en garnissant de fines herbes des tranches de bœuf boucanné des plus appétissantes.

Le fermier venait de rentrer. Avec une grande aisance, une urbanité exquise, il souhaita, en portugais, la bienvenue à son hôte qui le remercia vivement.

Après quelques banalités sur le temps et les affaires, le capitaine, voyant des livres sur la table du salon où ils se trouvaient, en prit un et ne put retenir un vif mouvement de surprise en voyant le titre : "Galileistudien," de Grisar, imprimé à Ratisbonne. En prenant un autre, il lut encore : "Aegypten und die Bucher Moses, de Ebers."

—Comment ces livres sont-ils ici ? demanda-t-il.

—Ces livres sont à moi, répondit le fermier. Mon plus agréable passe-temps est de lire pour me reposer de mes fatigues.

—Mais alors, dit le capitaine en employant la langue allemande, vous êtes Allemand ?

—Pardon, monsieur, dit le fermier en se servant du même idiome, je suis Autrichien.

—Autrichien ! s'écria l'officier. Laissez-moi vous la...serrer

Sa voix tremblait, il semblait vivement ému.

—De quelle partie de l'Autriche êtes-vous ? demanda-t-il après quelques instants de silence.

—J'habitais près de G... capitale de la S... — Mais vous-même, monsieur, êtes-vous également Autrichien ?

—Oui, et nous sommes tout-à-fait compatriotes.

—Eh ! bien, tant mieux. Je ne repousse aucun voyageur, mais je suis doublement heureux de recevoir un frère.

Une gracieuse jeune fille vint dire à son père, en allemand aussi, que le repas était servi. On passa donc à la Chambre à manger, où le fermier présenta au capitaine sa famille composée de trois robustes garçons dont l'aîné avait 22 ans, le plus jeune 19 ; et trois demoiselles de 15 à 18 ans. Vraies demoiselles quant à l'instruction et à la manière de se vêtir ; mais habituées à tous les travaux d'intérieur, et même aux soins des animaux de basse cour, le père et la mère, dans leur sagesse, les ayant formées de cette intelligente manière.

Le repas fut gai, chacun s'efforçant de plaire à l'étranger dont l'aspect en imposait a tous. Il se faisait cependant tout simple, tout bon : son extraction perçait en dépit de tous ses efforts.

Malgré cette prévenance de ses hôtes, il avait cru remarquer des moments de contrainte, des regards anxieux entre le fermier et sa femme ou des enfants entre eux.

Trop discret pour questionner, il résolut d'attendre les confidences, s'efforçant de gagner la confiance de ses bonnes gens.

Après le repas, tous passèrent à la véranda où le café fumait, et où les cigares attendaient.

La conversation était générale. Tout à coup, Elisabeth, la plus jeune des filles et la plus rieuse, dit à son père :

C'est demain la fête des rois : n'y penses-tu dlus, papa, maintenant surtout que nous avons l'hôte attendu ?

—Oui, certes ma belle, j'y ai pensé malgré la peine dans laquelle nous sommes.

—Mais, papa, reprit l'aîné des garçons, Charles ne peux-tu donc trouver un moyen de terminer cette affaire ?

—Hélas ! mon fils, tout est perdu, cette individu a déclaré, sous serment ce matin ne me rien devoir.

—Est-ce possible, père ! dit le troisième, Franz. Et la terre n'a pas englouti ce parjure ?

—Dieu laisse souvent aux méchants le temps de se repentir.

—Mais, papa dit Albert, le second, c'est pour nous.........

—La ruine, oui, mes enfants. Mais nous travaillerons, nous recommencerons ; tout en bénissant Dieu de ce qu'il nous a frappés, nous lui demanderons de nous donner le pain de chaque jour.

Le capitaine était non-seulement éclairé sur les causes de la tristesse ; mois tout édifié de cette foi robuste.

Lorsqu'il fut seul avec le père, il revint sur ce fait, et sut que le fermier pour tirer d'un très mauvais pas un de ses riches voisins, lui avait prêté une somme représentant toute sa fortune, mais avait négligé de... se faire donner un reçu.

—Depuis trente ans, dit le fermier, je travaillais à amasser cette somme. Je sais que quarante "contes" (environ vingt mille dollars) c'est peu de chose : mais c'était tout ce que je possédais.

Le capitaine fut ému, plus encore de la résignation de ces bons chrétiens, que de la fourberie de leur voisin.

Il eut des paroles sorties du cœur pour le brave fermier qui ne savait comment lui prouver sa gratitude.

Le lendemain, au diner, fut servi le traditionnel gâteau des rois, et, coïncidence étrange, ce fut le capitaine qui eut la fève. Il choisit pour reine la gentille Elisabeth, et sut, par sa gaieté, son esprit, apporter une douce diversion à la peine de cette famille.

Après le diner, qui avait été prolongé pour la circonstances, il pris Charles d'aller lui chercher son cheval. S'avançant vers Elisabeth :

—C'est la coutume, gentille reine, que le roi régale ses sujets : c'est à vous—puisque je pars—que je donne la régence, vous suppliant de vous conformer à mes instructions que voici. Vous en prendrez connaissance après mon départ.

Il lui remit un pli cacheté.

Les adieux furent touchants, ces bonnes gens sétant senti une grande sympathie pour cet étranger si plein de délicatesse.

***

Le cheval emportait son cavalier en un galop furieux. On ne distinguait plus qu'un point à l'horizon, quand Elisabeth songer à décacheter le pli qu'elle tenait toujours à la main.

—Vois-donc, papa ; qu'est-ce que cela ? dit-elle.

Le père prenant le papier, lut :

Bon pour quarante-quatre "contes payables par la banque de... à P..., à Mlle Elisabeth...

De la ferme de... le 6 janvier 188...

Et c'était signé simplement : Jean.

Un autre billet que l'enfant n'avait pas vu, fut trouvé par le père dans l'enveloppe déchirée. Ce billet portait :

FÊTE DES ROIS 188...

Mademoiselle,

Permettez-moi de vous prier d'être mon intermédiaire auprès de monsieur votre père, et de lui faire accepter, comme souvenir de moi, comme signe même de ma gratitude pour le bien qu'il m'a fait par sa résignation si touchante, le modeste chèque ci-inclus. Je désire que quatre contos soient réservés pour votre dot, le reste devant aller à la communauté.

Avec profond respect, mademoiselle, je vous baise les mains.

C'était signé aussi et simplement : Jean.

Inutile de dire la joie de ces fervents chrétiens. Il est bien sûr qu'aujourd'hui encore ils ne manquent point, dans leurs prières en commun, de recommander le "mystérieux Jean."

Firmin Picard.

AGRICULTURE.

L'ÉPI DE BLÉ ET LE CHARDON.

Un bon paysan aux cheveux argentés par l'âge se promenait un jour avec son petit fils, dans un champ de blé au temps de la moisson.

Il raillait doucement les moissonneurs, leur disant qu'ils n'étaient tous que des enfants en comparaison de lui, qui avait vu 60 moissons et plus.

Alors un des meissoneurs lui tendit sa faucille, et le vieillard la prit et coupa sa javelle allegrement, comme s'il avait été jeune homme.

Sur quoi les moissonneurs se mirent à pousser des cris de joie et à aiguiser leurs faucilles en son honneur.

Mais le petit fils dit à son grand'-père :

—Mon grand'père, d'où te vient une si verte vieillesse ?

Et le vieillard lui répondit :

—Mon fils, je me suis, dès mes jeunes ans, habitué à me confier en Dieu, dans les bons comme dans les mauvais jours, c'est ce qui fait que j'ai gardé mon courage. J'ai rempli assidûment ma tâche, j'ai bien travaillé. Ainsi, Dieu aidant, j'ai conservé la vigueur de mon corps ; je me suis tenu en paix avec les hommes, j'ai eu la tranquilité du cœur, et, les années passant, la grâce de Dieu a affermi et consolidé en moi tous les bons sentiments. Fais comme moi, mon fils, et ta vie ressemblera à la mienne ; elle sera comme une belle gerbe que le Seigneur se réserve pour la serrer dans son grenier.

—Mais grand'père, à quoi compares-tu une mauvaise vieillesse ?

Le vieillard prit son bâton, et montra à son petit fils un chardon qui croissait au bord du chemin.

—Tu le vois, c'est ici l'image d'une vieillesse stérile et malheureuse. Ce chardon demeure solitaire, personne n'y prend garde ; sa tête grise est le jouet des vents qui seront seuls à s'emparer de sa graine inutile.